

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 43

Artikel: Sur le pouce
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204562>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Samedi 26 octobre 1907.



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.**SUR LE POUCE**

Nous avons reproduit, il y a deux ou trois semaines, quelques extraits d'un article dans lequel M. Henri Lavedan, de l'Académie, se plaignait que la vie ne fût plus qu'une course folle, ne nous donnant même pas le temps de jouir des petits agréments du chemin.

Aucune de nos actions n'échappe à la hâte fébrile qui nous a tous saisis. Elle nous poursuit jusqu'à notre table ; on pourrait dire jusque dans notre lit, diminuant tous les jours notre juste part de sommeil. Notre santé, notre culture, notre travail même en pâtissent. Qu'importe ! Il faut gagner à tout prix le record de la vitesse.

*

« On mange trop vite, on ne digère pas, écrit M. Lavedan. Nous buvons trop vite. Nous expédions ces besognes presque sacrées sur un coin de table, assis au bord de la chaise et la plupart du temps sans parler. Nous desserrons les dents, mais pour ne rien dire. Surtout en famille, le déjeuner et le dîner sont servis en hâte comme dans un buffet de gare.

» Le repas est silencieux, fébrile et un peu sombre, personne n'étant dans « son assiette », chacun poursuivant au fond du verre son rêve, sa passion, le front et l'estomac barrés, le regard ailleurs et déjà loin, et, sans se prélasser au dessert, on se lève, on s'échappe.

» On ne plie plus sa serviette.

» Quand reviendra le temps où l'on pliait sa serviette, où le repas était la plus sérieuse des occupations frivoles, où l'aspect d'un plat fumant, la surprise d'une sauce, faisaient pousser des roulements d'aise, où la première cuillerée de potage déclenchaît des phrases banales et lapidaires : « Décidément, il n'y a encore que chez soi que l'on trouve le bon bouillon ! », où l'on riait, sans se retenir, d'une historiette à l'ail contée par le docteur et quelquefois balancée par celle du curé, où l'on reprenait de l'entremet sans honte, où les propos et le vin coulaient naturels, où les poulets étaient assidûment rôtis, où le vieux parrain décoré, membre du Caveau, chevrotait — la flûte de champagne à ses doigts goutteux — quelque couplet de Panard, sentimental et polisson, qui faisait remonter une larme de vin pur sous la joue pâlie des mères.

» C'était le temps où l'on mangeait avec lenteur, l'âge d'or des mollets honnêtes et des ventres loyaux.

» Ah ! oui, où sont les plaisirs de la table d'hôte et des joyeuses réunions d'antan autour de la table familiale ? »

LE FACTEUR

Mercure inconscient de tout ce qu'il apporte, Bonheurs, larmes, sourire, espérances, rancœurs, Le bon facteur s'en va jeter de porte en porte Des messages au fond des cœurs ;

Plus d'un espoir tressaille, et plus d'un cœur écoute, Plus d'une s'en va (— Madame, vous souriez ? —)

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ; six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent. Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Soulever les rideaux et contempler la route
Quand l'heure approche, du courrier ;Bien sûr, il n'est pas beau, pour un porte-message,
Un jardinier d'amour !.. et peut-être des fois
On regrette qu'il ne soit plus fait à l'image
D'un Eros portant un carquois ;Un facteur rose et nu, mignon... et pour insigne
Un tout petit carton sur son derrière blanc,
Et vêtu seulement d'une feuille de vigne
Que tiendrait un petit ruban...Un facteur parfumé, mignard, à la peau douce
N'ayant pas de gros doigts. et ne laissant jamais
Le relent d'une pipe ou la marque d'un pouce
Sur la lettre qu'il nous remet.

* * *

ENVOI :

« — Facteur, ô bon facteur, Hermès mal odorant,
» Qui va par les chemins ainsi qu'un Juif errant,
» Qu'en toi l'arôme pur des campagnes se mêle
» Rustiquement à ceux que ton métier comprend,
» Que tu senses la pipe ou la vieille semelle,
» Ou le vin qui ferment et proteste, joyeux.

» Je te pare de tout le prestige des dieux
» Et te trouve plus beau que Cupidon lui-même,
» Lorsqu'approchant du seuil où je te guette anxieux
» Tu m'apportes un mot de la femme que j'aime !

Paris, Sept. 1907.

Pierre ALIN.

LÈ VENEINDZE

A TE que lè veneindze que sant rarrevâie. Dieu sâi bénî por ti cllia que l'amant lo novf dau payf ! Lè vegnolant diant que va sondâ qu'on diabblio sti an et, ma fâi, su rido conteint por leu. Câ, avoué tote lè maladi que vignant ora, l'ant pardieu bin à dzoûre, à fotemassî, à bâograssi, à châ tot lo tsautine.

Assebin faut lè z'oûre quant fâ biau po ve-neindzi : quinte lutsèhye, quinte reccaffâe, quinte bouélâïe, quinte remolâïe et quinte fifâïe. Sant ti Guié que dâi quinson, et ie châotant que met dâi cabri, que cein fâ on verro de bon sang de lè vère. Et hardi lè breintâre, vo faut voudhi lè seille, reimpliâ lè breinte, semottâ, trollâ, baire trâi verro, et vo panâ on bocon lo mor devant de remolâ lè galéze vedeindjâose ! Et hardi lè fémalle, dzouvene et vilhie, preinde lo couti à pouâ et dépatsiâ devant que lo frâ àobin la piodze vîgne, câ adan lâi fa pas biau.

Lè que, quand pliau, lâi faut parti assebin, ie faut allâ chargâ, vouaffâ dein lo pacot, sè fêre molhf tant qu'à son pantet. Ne fâ rein tot parâi, allâ pî, vegnolan, veneindjâose, corâdzo ! couillide cllia balle rappe ! fêde clli crâno vin que redzoïe lè ztein et vo retsaude l'estoma.

Et vo, fémalle, quand lè que pliauvetra bin fê po ne pas être trau moûte, fêde quemet la Jeannette Fetson que mettâ per devant onna satse que l'étai écrit dessu :

Moulin Bornu

et per derrâ iena que lâi avâi :

Engrais chimique.

MARC A LOUIS.

Errata. — Quelques fautes d'impression se sont glissées dans le morceau intitulé *Lo cafè*, que nous avons donné il y a huit jours. Nos lecteurs les auront corrigées d'eux-mêmes. Ainsi, au vers en tête de la seconde colonne, ils auront lu : « ... Fédé-me ci pliesi » et non « Tédé-me », comme on l'a imprimé par erreur.

LE TUEUR DE TIOLUS

I

EN un lieu charmant du Gros-de-Vaud, Frédéric-Pierre possédait — il la possède encore — la moitié d'une maison ; l'autre partie, celle de *dernier*, comme il disait, était échue par héritage à son voisin et ami Jules Renaud.

Dès mon jeune âge, Frédéric m'apprit à prendre les oiseaux : pipeaux, bâtons enduits de glu, lacets, cages truquées, trappes, il y en avait pour tous les goûts de la gent emplumée.

Nos hôtes malgré eux étaient relaxés après une courte prison préventive — juste le temps de les laisser sécher. Car Frédéric, méthodiquement, l'un après l'autre, passait ses captifs à un vernis de sa composition — vernis à toute épreuve, dit des quatre-temps — qui permettait aux plumes de reprendre leur élasticité et leur souplesse. Dans sa chambre d'en haut, transformée en atelier, il peignait — et avec quel soin ! — les merles en blanc ; les corbeaux en rouge, avec une toque noire sur la tête et un rond vert autour des yeux pour figurer des lunettes ; les pics, rouge vif d'un côté, jaune-orange de l'autre ; aux mésanges, il mettait des ailes d'argent, les geais étaient ornés de bandes roses et vertes ; les tourterelles vêtues de satin noir et de chaque aile ouverte il faisait une violette.

— Ça fera plaisir à ces messieurs du musée cantona, disait-il parfois en donnant le vol à ses pensionnaires de la veille.

Mais le rêve, la suprême ambition de Frédéric, était de capturer un moineau, un de ces sauvages « tiolus » qui lui échappaient toujours.

— Je le dorerais, pourtant, soupirait-il.

— Comment faites-vous pour prendre les corbeaux ? lui demandai-je. On prétend qu'il faut grimper au faîte des grands arbres, au risque de se rompre le cou et que l'on ne peut attraper que les petits.

— Ah ! si tu me parlais de ces gueux de tiolus ! Mais les corbeaux ! Peuh ! je les prends à la main.

— Pas possible !

— Autant que j'en veux, je te dis, là ; sur mon pré, devant la maison. Je choisis les plus beaux, les plus lustrés de plumes, et je garde deux ou trois des plus jeunes et des dodus pour les laisser mitonner à petit feu dans la marmite ; rien de meilleur qu'une bonne ratatouille de corbeaux.

— Pouah ! Mais les moineaux, comment arriverez-vous à les prendre ?

— Viens passer quelques jours chez nous cet hiver et tu le sauras. A propos, ton père a-t-il un fusil de chasse ?